

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 91 (1946)
Heft: 6

Artikel: Le tragique du coup de main [suite]
Autor: Allgöwer, Walther
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342325>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le tragique du coup de main

(Suite.)

La notion de ses désavantages géographiques et politiques ainsi que son penchant pour les réalisations grandioses conduisent le peuple allemand à l'usage du *coup de main*. Il veut s'élever à la hauteur des grandes puissances. Mais pour y parvenir, il croit, à cause de son infériorité numérique, ne pas pouvoir suivre la voie des progrès lents et laborieux, il croit être en mesure d'y arriver par un autre moyen : la surprise. A cet effet, on forge une théorie simpliste des rapports internationaux ; celle-ci conteste les influences réciproques des différentes forces et tire des conclusions sommaires. La race, le sol, les Juifs sont déclarés prépondérances politiques qui doivent soit être organisées de façon solide, soit être combattues. Le principe de la dictature doit élever le niveau d'éducation civique de la population en faveur du dynamisme national. La guerre semble être le dernier et le meilleur moyen par lequel on pourra s'assurer l'hégémonie.

Après que ces simplifications eurent été faites dans tous les domaines, en partie inconsciemment, on se mit à l'œuvre en recherchant les directions favorables à l'offensive projetée. On étudie les points faibles des grandes puissances. Quand on pense les avoir trouvés, on masse le plus possible de troupes qui, par la surprise et grâce à des procédés d'attaques nouveaux, devront donner des coups irrésistibles et obtenir de grands succès initiaux. Toutes les questions qui ne sont pas en liaison étroite avec l'opération sont laissées de côté ; et pour en

expliquer les motifs, on a recours à une théorie qui ne parle que *de courage dans la concentration*, de décision inflexible et d'exécution sans pitié. A cette mentalité brutale s'ajoute de façon curieuse une croyance inébranlable aux éléments qui échappent à la raison, tels que le dieu germanique, le destin protecteur et la providence favorable. Ainsi, les affirmations d'une philosophie simpliste se transforment en dogmes religieux qui, eux, ne souffrent aucune discussion.

Le plus solide appui qu'ait trouvé le système du *coup de main* en Allemagne est l'image que ce peuple s'est faite de la personne et de la vie humaines. Pendant le XIX^e siècle, le Reich n'avait pas éveillé l'intérêt politique du citoyen. Ce dernier ne pensait qu'à assurer son existence. Il se perdait dans une masse indifférente aux affaires de l'Etat et privée de toute idéologie. C'est pour cette raison que la doctrine d'une vie dangereuse, d'une constante préparation au combat, d'un engagement de la lutte sans hésitation reçut un bon accueil dans l'après-guerre. Le SS en est le produit le plus pur. Il ne recherche pas une vie stable. Il aime le combat et veut obtenir la puissance. La guerre devient pour lui la seule raison d'être. Il limite lui-même sa faculté de penser, il met l'endurance physique au-dessus de l'esprit. De cette façon la simplification, qui s'étendait déjà sur toute la vie du peuple, s'effectue également chez l'individu lui-même. La conséquence de ce dynamisme sont les succès patents et la puissance, que l'on met au premier plan par tous les moyens. Chacun porte le bâton de maréchal dans sa giberne et nourrit l'espoir d'être cité un jour dans les journaux ou dans les communiqués du commandement.

Dans le domaine politique toutes ces aspirations se manifestent par une grande impatience envers l'évolution organique. Au lieu de laisser mûrir les choses, on empiète sur l'avenir, on abat les responsables impopulaires et étouffe l'opposition. Le seul but est de nouveau la puissance, à laquelle tout doit être sacrifié : intelligence, morale, intérêts nationaux. A

l'égard de l'étranger, on se justifie par des principes quelconques, quitte à les renier ensuite selon les événements. Et tous ceux qui se mettent au service de cette lutte pour la puissance en deviennent finalement les esclaves, car tout ce qui une fois était solide se désagrège et nulle part il ne reste de valeurs certaines. Les formes d'expression répondant à ce dynamisme passent au-dessus de toute tradition, au-dessus de la bonne foi, de la morale et de la religion. Il ne reste alors à celui qui est devenu le maître qu'un seul moyen d'assurer sa position, c'est une police secrète et non pas, comme jusqu'ici la confiance réciproque dans la vie publique. Quand cette méthode est employée dans les affaires étrangères, toutes les relations internationales tombent dans le chaos de ce dynamisme, et ce chaos ne peut amener que la guerre.

Sous l'influence de Moltke, le Haut commandement allemand s'était voué longtemps à une préparation et à une conduite systématique de la guerre, méthode qui lui valut de sérieux succès mais qu'il abandonna à la suite de la défaite de 1918. On était d'avis, qu'étant donnée la construction des lignes fortifiées de défense, seuls le *coup de main* et l'*attaque brusquée* pouvaient encore arracher la victoire. On fit ses plans et l'on se prépara de façon, certes, systématique, mais la surprise était désormais le principal facteur régissant l'emploi des moyens de combat. Ce que l'on admettait auparavant pour les entreprises locales fut reconnu valable pour la haute stratégie. Comme, dans l'attaque d'un fortin, un grand nombre d'armes et d'éléments mobiles doivent entrer en jeu ensemble, de même la collaboration de tous les genres de troupes et leur concentration sur un espace réduit devinrent un principe fondamental pour les opérations. Il est absolument certain que cette conception ouvrit de nouveaux chemins au commandement allemand, chemins que les Alliés ne laissent d'ailleurs pas d'employer actuellement, mais l'erreur fut d'oublier l'ensemble de la guerre à cause de la concentration. Aujourd'hui nous voyons que les facteurs mal appréciés ou

même totalement laissés de côté, tels qu'espace, temps, mer, politique et économie, se vengent cruellement.

Les armes spécialement adaptées au *coup de main* revêtent une importance primordiale. Déjà lors de la guerre précédente, on avait fondé les plus grands espoirs sur les dirigeables Zeppelin et sur les sous-marins ; la propagande les avait longtemps considérés comme moyens décisifs. Dans le conflit actuel, les armes secrètes préoccupent tous les esprits et provoquent un sentiment de crainte qui est exploité par les Allemands. Lorsqu'entrèrent en action les Stuka, les bombes hurlantes, les planeurs, les parachutistes, les sous-marins, les mines magnétiques, les torpilles vivantes, les obus à fusée, les V 1 et les V 2, chaque fois la radio allemande annonça un renversement de l'équilibre en faveur de la Wehrmacht. Une arme secrète n'amène-t-elle pas le résultat attendu, le peuple met tout son espoir en une nouvelle qui, elle, changera le sort de la bataille. Dans ces conditions, la simplification atteint son maximum. En empêchant la population de se rendre compte de la réalité et des revers subis, on gagne le temps nécessaire à la préparation d'autres surprises. Nous ne nierons pas que les inventions allemandes ont compliqué la tâche du commandement allié ; toutefois elles n'ont pas pu emporter la décision, car elles ne sont qu'une petite partie des nombreux facteurs qui désignent le vainqueur.

L'étroitesse d'esprit, tant au point de vue militaire qu'au point de vue général, se caractérise dans les jugements que portent les Allemands sur quelques personnages historiques ou contemporains. A partir de 1918, leur littérature regorge d'écrits élogieux, de biographies, sur Alexandre le Grand, Charles XII, Frédéric le Grand ou Napoléon. L'admiration, que l'on professe pour ceux-ci, ne vient pas de ce qu'ils furent de vastes intelligences ou de ce qu'ils édifièrent des œuvres durables ; elle est due au fait qu'ils bravèrent le destin et qu'ils obtinrent des victoires d'autant plus brillantes qu'imprévisibles, grâce à leur esprit de décision et leur mépris de

tout scrupule. La jeunesse s'exalta pour Rommel à cause des mêmes raisons. Son livre « Infanterie greift an », c'est-à-dire l'infanterie se lance à l'attaque, ne relate que des succès ; sa fameuse percée des lignes françaises à l'aide des colonnes blindées et son célèbre ordre du jour étaient le refrain de toutes les bouches. Quand il eut repoussé les Anglais jusqu'aux portes de l'Egypte, gagnant ainsi son bâton de Maréchal, l'enthousiasme ne connut plus de bornes.

III

Le cours des victoires de la Wehrmacht fut interrompu, pour la première fois, en automne 1940, lorsque l'offensive aérienne d'Angleterre prit une mauvaise tournure. De nouveau on avait tenté d'atteindre mortellement un Etat par une attaque-surprise contre sa plus grande ville. Ce qui inspira cette action, ce fut l'image simpliste et fausse que les Allemands se firent des Anglais. (Ribbentrop contribua beaucoup à cette erreur.) Les Britanniques, prétendait-on, sont un peuple avachi, ils sont fatigués de leur puissance mondiale ; pour les abattre, il suffira de leur asséner un coup violent. Ce jugement sommaire ne tenait pas compte de bien des facteurs, qui échappent facilement à l'observateur superficiel, mais qui existent réellement et font même la force de l'Empire depuis des siècles. Si maintenant nous jetons un regard en arrière sur les bombardements de Londres, nous sommes frappés en pensant que les Allemands aient pu croire à l'effondrement de la Grande-Bretagne, à cause de la destruction de sa capitale.

L'Allemagne s'opposa à une nation de race parente et pour laquelle Hitler dans *Mein Kampf* trouve des mots élogieux, mais dont le caractère, formé par une longue histoire, est absolument différent. Avant tout, l'Anglais ne se passionne pas pour les grandes théories et hypothèses. Il est amoureux de la réalité jusqu'au point d'en accepter les contradictions. Il ne cherche pas à ordonner la vie jusque dans ses détails, il

ne veut pas la rendre uniforme, il laisse mûrir les affaires, il fait des compromis et reste ainsi en équilibre dans la complexité générale, peut-être même sans le savoir. L'Anglais a le sens de ce qui est réalisable, il organise le moins possible, mais quand quelque chose a été commencé, il va jusqu'au bout. Il ne tombe pas dans le danger de faire des fautes de perspective, de surestimer *le coup de main* et de mettre le prestige au-dessus de ce qui est raisonnable. C'est pourquoi l'on ne peut pas vaincre l'Angleterre par une simple attaque brusquée. Elle a toujours montré, jusqu'à présent, qu'elle peut supporter le premier choc et sait gagner du temps pour préparer sa contre-offensive.

Le *coup de main* contre la Russie échoua de façon semblable. Celle-ci usa, comme contre Napoléon, de sa meilleure défense, l'immensité de son territoire. Elle sacrifia plusieurs armées ainsi que de vastes régions, et laissa avancer l'ennemi jusqu'à ce que ses moyens de communication fussent devenus trop longs. Dans ce cas aussi la propagande allemande commit une sottise : elle avait mal apprécié la solidité du régime soviétique ainsi que ses possibilités économiques et militaires, de sorte que la Wehrmacht et son commandement subirent déception sur déception. La guerre contre la Russie avait été considérée comme un problème uniquement militaire et l'on espérait qu'elle serait bientôt terminée. On passa sur les facteurs : espace, temps, climat, population, vitalité politique, ou bien on les jugea mal. De leur côté les Russes ne se laissèrent pas égarer à copier le système allemand. Ils conservèrent leurs propres conceptions tactiques et stratégiques. Le *coup de main* ne fut employé que par leurs partisans qui créèrent de grandes difficultés à l'ennemi mais ne pouvaient pas l'atteindre de façon décisive.

Le *coup de main* reçut un plus grand échec encore dans les pays occupés. La défaite inattendue avait provoqué une profonde dépression et détruit le sentiment national, de sorte qu'à plusieurs endroits on était assez disposé à collaborer

avec les forces d'occupation. Or les Allemands ne surent pas se conduire avec modération, ils appliquèrent les méthodes politiques en vogue chez eux, ils firent trop sentir qu'ils étaient vainqueurs et maîtres, ils introduisirent la Gestapo avec ses moyens de terreur et réprimèrent cruellement l'opposition. Ce qui avait réussi en Allemagne fit faillite dans les pays occupés, qui, revenus de leur effroi, organisèrent le front invisible, devant lequel la Gestapo elle-même finit par devenir impuissante. L'esprit de collaboration fit place à une haine fanatique et les peuples opprimés ne songèrent plus qu'à la vengeance.

Le parallèle le plus remarquable de l'Allemagne est le Japon. Celui-ci convoitait depuis longtemps la suprématie en Extrême Orient. Il désirait chasser les Anglo-Saxons en profitant habilement des conflits européens. Son impatience augmentait à fur et mesure que les milieux militaires gagnaient en influence. Lorsque l'Allemagne victorieuse atteignit les côtes de l'Atlantique et que l'Angleterre fut laissée seule, l'Etat-major du Mikado crut avoir trouvé son heure pour satisfaire, d'un seul coup, tous ses désirs. Il pensait mettre hors de cause la flotte américaine par la surprise de Pearl Harbour, et, par son attaque contre l'Inde orientale, obliger les Anglais à entreprendre des négociations. Les succès initiaux furent aussi éclatants que ceux de l'Allemagne en Europe. Dans la suite, les événements furent moins réjouissants. L'Amérique se prépara hâtivement et parvint à enrayer l'avance de l'ennemi. L'Angleterre se renforça du mieux qu'elle put. Puis, petit à petit, les pays conquis furent repris.

Si nous cherchons les causes du naufrage des dictatures, nous ne pouvons pas nous empêcher de penser à Don Quichotte. Le « Chevalier de sombre allure », plein du désir d'accomplir des exploits glorieux, aperçoit de loin des silhouettes menaçantes. Il les prend pour des géants qui l'excitent au combat. Son écuyer Sancho essaie en vain de lui dire : « Ce ne sont que moulins à vent ! » Don Quichotte se lance à l'assaut et

se fait tristement désarçonner par les ailes en mouvement. Quand il revient à lui, il ne croit pas un mot des explications réalistes de Sancho et ne voit que sorcellerie. Il n'admet pas qu'il s'est tout simplement trompé et qu'il s'est conduit stupidement. Il est sûr qu'un enchanter malfaisant a opéré la métamorphose de l'ennemi en moulin. Et, au lieu de se faire une raison, le héros de Cervantès court à de nouvelles aventures.

Ce qui frappe le plus chez Don Quichotte, c'est son parti pris. Il ne se déprend pas de l'idée personnelle qu'il se fait des choses malgré ses expériences désastreuses, malgré les interventions de Sancho. Abstraction faite du grotesque, on constate le même caractère chez les Allemands. Ils placent les constructions de l'esprit au-dessus du réel, ils prétendent être les régisseurs de l'histoire, ils se croient chargés de régler le sort de l'humanité, et aucune mésaventure ne pourrait les dissuader. De telles théories doivent évidemment restreindre la complexité de la réalité et faire d'inadmissibles simplifications. L'histoire devient l'unique rivalité de deux forces. Toute nation est amie ou ennemie. Plus aucune nuance, plus d'étude approfondie. Le citoyen lui-même devient un être absolument rudimentaire, c'est-à-dire un partisan borné ou un soldat cent pour cent. La lutte contre l'adversaire devient le but unique, exigeant de chacun une attitude catégorique, celle du tireur à la mitraillette.

Ce parti pris et ces simplifications limitent les horizons et suppriment toute modération dans la pensée et dans les actes. Les « Sancho » doivent taire leurs avertissements gênants. Les services d'information n'essaient pas de juger objectivement, ils sont guidés dans une direction unique, déterminée par les ambitions du Reich, que personne n'oserait compromettre. Les résultats, obtenus par cette mise sous tutelle, concordent apparemment avec ce que l'on désire, mais sont, en fait, des fautes d'appréciation dangereuses. C'est ainsi que l'Allemagne entre en relation, à l'étranger,

avec d'infimes groupes d'opposition, à cause de la parenté de leurs visées politiques, mais sans égard à leur manque de crédit dans leur propre pays. Ces partis peuvent bien être portés au pouvoir (en Norvège par exemple) mais ils deviennent très impopulaires, aucun peuple ne se laissant gouverner par des traîtres.

Ce manque de tout bon sens apparaît nettement dans la « Survaleur » qui fut accordée à certains individus. Le « Surhomme » de Nietzsche et le « Moi absolu » de Fichte n'ont-ils pas créé le climat favorable à ces exagérations ? Cela nous fait penser au cadeau que reçut Mussolini à l'occasion de son 60^e anniversaire, de la part d'Hitler. En politique, des personnages inconnus surgissent du peuple. On les pousse au premier plan. Ils se font eux-mêmes leur propagande dans les journaux ainsi que par des discours et des manifestations publiques. La libération de Mussolini montre la même tendance à outrer l'importance d'un seul homme. Nous ne croyons pas que le Reich ait gagné en puissance par cet événement. En revanche, ce fut une magnifique démonstration de la fidélité allemande, et l'ancien chef de l'Italie s'y prêtait particulièrement bien. Il est douteux que cette délivrance ait amené un gain quelconque, car le gouvernement néo-fasciste, bien que constitué avec une grande mise en scène, n'a rien de légal et n'est pas capable de s'imposer de façon effective. Au contraire, l'exploit du Grand Sasso sera, en fin de compte, une charge supplémentaire pour l'Allemagne, si celle-ci doit sacrifier une partie de ses forces, pour soutenir l'édifice branlant du régime néo-fasciste.

(A suivre.)

Traduit par M. Montavon.

WALTHER ALLGÖWER.